

étrangers s'assirent après y avoir été invités par un geste du vieillard.

—Monsieur est sans doute monsieur le baron de Piombo ? demanda le plus âgé des notaires.

Bartholoméo s'inclina. Le notaire fit un léger mouvement de tête, regarda la jeune fille avec la sournoise expression d'un garde de commerce qui surprend un débitour ; et il tira sa tabatière, l'ouvrit, y prit une pincée de tabac, se mit à la humer à petits coups en cherchant les premières phrases de son discours ; puis en les prononçant, il fit des repos continus (manœuvre oratoire que ce signe—représentera très-imparfaitement).

—Monsieur, dit-il, je suis monsieur Roguin, notaire de mademoiselle votre fille, et nous venons,—mon collègue et moi,—pour accomplir le vœu de la loi et—mettre un terme aux divisions qui—paraîtraient—s'être introduites—entre vous et mademoiselle votre fille,—au sujet—de—son—mariage avec monsieur Luigi Porta.

Cette phrase, assez pédantesquement débitée, parut probablement trop belle à maître Roguin pour qu'on pût la comprendre d'un seul coup, il s'arrêta en regardant Bartholoméo avec une expression particulière aux gens d'affaires et qui tient le milieu entre la servilité et la familiarité. Habitué à feindre beaucoup d'intérêt pour les personnes auxquelles ils parlent, les notaires finissent par faire contracter à leur figure une grimace qu'ils revêtent et quittent comme leur *pallium* officiel. Ce masque de bienveillance, donc le mécanisme si facile à saisir, irrita tellement Bartholoméo qu'il lui fallut toute sa raison pour ne pas jeter monsieur Roguin par les fenêtres ; une expression de colère se glissa dans ses rides, et en la voyant le notaire se dit à lui-même :—Je produis de l'effet.

—Mais, reprit-il d'une voix mielleuse, monsieur le baron, dans ces sortes d'occasions, notre ministère commence toujours par être essentiellement conciliateur.—Daignez donc avoir la bonté de m'entendre.—Il est évident que mademoiselle Ginevra Piombo—atteint aujourd'hui même—l'âge auquel il suffit de faire des actes respectueux pour qu'il soit passé outre à la célébration d'un mariage—malgré le défaut de consentement des parents. Or,—il est d'usage dans les familles—qui jouissent d'une certaine considération,—qui appartiennent à la société,—qui conservent quelque dignité,—auxquelles il importe enfin de ne pas donner au public le secret de leurs divisions,—et qui d'ailleurs ne veulent pas se nuire à elles-mêmes en frappant de réprobation l'avenir de deux jeunes époux (car—c'est se nuire à soi-même)—il est d'usage, dis-je,—parmi ces familles honorables—de ne pas laisser subsister des actes semblables,—qui restent, qui—sont des monuments d'une division qui—finit par cesser.—Du moment, monsieur, où une jeune personne a recours aux actes respectueux, elle annonce une intention trop décidée pour qu'un père et—une mère, ajouta-t-il en se tournant vers la baronne, puissent espérer de lui voir suivre leurs avis.—La résistance paternelle étant alors nulle—par ce fait—d'abord,—puis étant infirmée par la loi, il est constant que tout homme sage après avoir fait une dernière remontrance à son enfant, lui donne la liberté de...

Monsieur Roguin s'arrêta en s'apercevant qu'il pouvait parler deux heures ainsi, sans obtenir de réponse, et il éprouva d'ailleurs une émotion particulière à l'aspect de l'homme qu'il essayait de convertir. Il s'était fait une révolution extraordinaire sur le visage de Bartholoméo ; toutes ses rides contractées lui donnaient un air de cruauté indéfinissable, et il jetait sur le notaire un regard de tigre. La baronne demeurait muette et passive. Ginevra, calme et résolue, attendait, elle savait que la voix du notaire était plus puissante que la sienne, et alors elle semblait s'être décidée à garder le silence. Au moment où Roguin se tut, cette scène devint si effrayante que les témoins étrangers tremblèrent : jamais peut-être ils n'avaient été frappés par un semblable silence. Les notaires se regardèrent comme pour se consulter, se levèrent et allèrent ensemble à la croisée.

—As-tu jamais rencontré des clients fabriqués comme ceux-là ? demanda Roguin à son confrère.

—Il n'y a rien à en tirer, répondit le plus jeune. A ta place, moi, je m'en tiendrais à la lecture de mon acte. Le vieux ne mo paraît pas amusant, il est colère, et tu ne gagneras rien à vouloir discuter avec lui...

Monsieur Roguin lut un papier timbré contenant un procès-verbal rédigé à l'avance et demanda froidement à Bartholoméo quelle était sa réponse.

—Il y a donc en France des lois qui détruisent le pouvoir paternel ? demanda le Corse.

—Monsieur... dit Roguin de sa voix mielleuse.

—Qui arrachent une fille à son père ?

—Monsieur...

—Qui privent un vieillard de sa dernière consolation ?

—Monsieur, votre fille ne vous appartient que...

—Qui le tuent ?

—Monsieur, permettez !

Rien n'est plus affreux que le sang-froid et les raisonnements exacts d'un notaire au milieu des scènes passionnées ou ils ont coutume d'intervenir. Les figures que Piombo voyait lui semblaient échappées de l'enfer ; sa rage froide et concentrée ne connut pas de bornes au moment où la voix calme et presque flûtée de son petit antagoniste prononça ce fatal *permettez* ! Il sauta sur un long poignard suspendu par un clou au-dessus de sa cheminée et s'élança sur sa fille. Le plus jeune des deux notaires et l'un des témoins se jetèrent entre lui et Ginevra ; mais Bartholoméo renversa brutalement les deux conciliateurs et leur montrant une figure en feu et des yeux flamboyants qui paraissaient plus terribles que ne l'était la clarté du poignard. Quand Ginevra se vit en présence de son père, elle le regarda fixement d'un air de triomphe, s'avança lentement vers lui s'agenouilla.

—Non ! non ! je ne saurais, dit-il en lançant si violemment son arme qu'elle alla s'enfoncer dans la boiserie.

—Eh bien, grâce ! grâce ! dit-elle. Vous hésitez à me donner la mort, et vous me refusez la vie. O mon père, jamais je ne vous ai tant aimé, accordez-moi Luigi ! Je vous demande votre consentement à genoux : une fille peut s'humilier devant son père ; mon Luigi, ou je meurs !

L'irritation violente qui la suffoquait l'empêcha de continuer, elle ne trouvait plus de voix ; ses efforts convulsifs disaient assez qu'elle était entre la vie et la mort. Bartholoméo reposa durement sa fille.

—Fuis, dit-il. La Luigi Porta ne saurait être une Piombo. Je n'ai plus de fille ! Je n'ai pas la force de te maudire ; mais je t'abandonne, et tu n'as plus de père. Ma Ginevra Piombo est enterré là ! s'écria-t-il d'un son de voix profond, en se pressant fortement le cœur.—Sors donc, malheureuse, ajouta-t-il après un moment de silence, sors, et ne reparais plus devant moi. Puis il pris Ginevra par le bras, et la conduisit silencieusement hors de la maison.

—Luigi, s'écria Ginevra en entrant dans le modeste appartement où était l'officier, mon Luigi, nous n'avons d'autre fortune que notre amour.

—Nous sommes plus riches que tous les rois de la terre, répondit-il.

—Mon père et ma mère m'ont abandonnée, dit-elle avec une profonde mélancolie.

—Je t'aimerai pour eux.

—Nous serons donc bien heureux ? s'écria-t-elle avec une gaieté qui eut quelque chose d'effrayant.

—Et toujours, répondit-il en la serrant sur son cœur.

Le lendemain du jour où Ginevra quitta la maison de son père, elle alla prier madame Servin de lui accorder un asile et sa protection jusqu'à l'époque fixée par la loi pour son mariage avec Luigi Porta. Là, commença pour elle l'apprentissage des chagrins que le monde sème autour de ceux qui ne suivent pas ses usages. Très-affligée du tort que l'aventure de Ginevra faisait à son mari, madame Servin reçut froidement la fugitive, et lui apprit par des paroles poliment circonspectes qu'elle ne